

Les analyses statistiques des comédies en vers, confortées par les comparaisons avec les textes des deux tragiques, aboutissent à un "profil lexicologique et stylistique" de chacune des onze pièces, à une synthèse des données recueillies auparavant. Le cas le plus instructif, parce que le plus aberrant, est celui de l'obscur *Don Garcie de Navarre*, le seul échec de Molière à la scène. Tout au long des tests quantitatifs, cette pièce s'est située à l'écart des autres. Judicieux commentaire de M.Br.K. "...cette comédie... est tellement différente des autres pièces en alexandrins de Molière en ce qui concerne le vocabulaire, la syntaxe et le style, qu'elle aurait probablement eu peu de chances, si l'auteur avait été inconnu, d'être attribuée à Molière"; c'est dire, en termes modérés, que les problèmes d'attribution, de paternité des œuvres orphelines ne doivent pas attendre, des tests quantitatifs, des certitudes catégoriques; je crois avoir avancé, jadis, que les auteurs n'ont pas d'empreintes stylistiques indélébiles (on dirait aujourd'hui: "génétiques"). Il faut donc inverser le raisonnement, et nous en avons ici un bon exemple: tout semble prouver que ce texte n'a pas été écrit de la même main que les dix autres; c'est donc aux données biographiques de démontrer le contraire, d'expliquer l'écart par d'autres raisons qu'une différence d'auteur; ce qui est fait de la façon la plus convaincante. Bonne leçon de méthode.

L'ouvrage comprend un index des onze comédies (p. 241-310); chaque entrée (4770 vocables) est suivie des 11 sous-fréquences et de la fréquence cumulée, et de la fréquence dans les comédies de Corneille (les étendues sont comparables: 130 000 mots chez Corneille, 150 000 chez Molière).

Mme Kylander nous fait espérer une étude semblable sur le Molière en prose. Nous aurions ainsi une indexation et une étude lexicale quantitative de l'essentiel du théâtre classique. Après les index de Gunnell Engwall, c'est une nouvelle occasion de remercier nos ami(e)s suédois(es) du soin qu'ils (elles) prennent de l'arpentage de notre lexique.

P.S. - Ce sera l'occasion de signaler la réalisation par l'INaLF (équipe de Nice, dirigée par Étienne Brunet et Sylvie Mellet), d'un cédérom BATELIER (ce qui s'analyse en Base de Textes Littéraires pour l'Enseignement et la Recherche) qui contient des textes d'une douzaine d'auteurs (56 millions de mots), dont 8 pièces de Corneille, 10 de Racine, 13 de Molière; publié aux éditions Champion. Je laisse à d'autres, plus qualifiés, le soin de dire les immenses possibilités de recherche créées, dans ce corpus, par le logiciel Hyperbase.

Charles MULLER

BOUQUET, Simon, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, coll. Bibliothèque scientifique, 1997, 14 x 22,5 cm., 400 p.

C'est tout de même un fait singulier que, dans l'histoire d'une discipline scientifique, — en l'occurrence la linguistique —, l'un des noms les plus illustres soit celui d'un homme qui n'a pas (ou si peu) écrit d'œuvre. Sans ce déficit, la renommée de Saussure eût-elle été si grande? Bouquet parle du *Cours de linguistique générale*, œuvre posthume rédigée à partir de notes d'étudiants par deux confrères du maître, comme d'un *palimpseste* qu'il faut gratter, avec la minutie de l'artisan et le savoir de l'expert. De fait, les manuscrits, que des

saussuristes très épris du Nom-du-Père ont extrait des boîtes dans lesquelles ils croupissaient depuis plus d'un demi-siècle, apportent sur le *CLG* un éclairage nouveau, vivifiant, étonnant. Une œuvre en devenir est une œuvre d'avenir.

Il n'en reste pas moins que, à partir du *CLG*, et de lui seul, s'est développé une théorie linguistique qui a connu dans les années 50 et 60 une efflorescence telle que la gloire du *CLG*, en dehors de Saussure, et, comme on va le voir, en dépit même de lui, en est à jamais consacrée.

Le rappel de ces faits connus de tous permet de situer, dès son titre, l'ouvrage de S.B., et de le circonscrire par deux limites problématiques. Premièrement, il s'agit d'une introduction à Saussure, et non au *CLG*, encore moins à la linguistique saussurienne. Mais qui est Saussure, sinon l'auteur du *CLG*? S.B. ne parviendra pas à nous convaincre là-dessus du bien-fondé d'un syllogisme qu'il tient pourtant à maintenir jusqu'au bout de son ouvrage. Deuxièmement, on prétend offrir la lecture de Saussure. S.B. est-il donc le seul à pouvoir le lire? Sinon, comment masquer le faire interprétatif que contient toute lecture? Il ne semble pas là non plus que l'auteur puisse nous convaincre que sa lecture de Saussure ne soit pas une parmi d'autres possibles, et le défaut de dialogisme se fera en ce cas ressentir.

L'exploration de S.B. n'est donc pas sans périls, ni sans failles l'ouvrage qui en offre le résultat. Périls et failles sont inhérentes au projet même de l'ouvrage. Mais c'est en ce sens qu'il faut saluer d'abord son travail. S.B. n'a pas réalisé seulement un travail philologique: il y a des parti-pris dans son entreprise qui sont défendus avec beaucoup d'enthousiasme. « Son » Saussure est un héros plein d'allant, sans doute un peu désorienté — c'est-à-dire pas du tout orienté par rapport aux préoccupations contemporaines de la linguistique —, mais très convaincant comme « personnage conceptuel ».

On peut reconnaître ensuite que S.B. a lu — beaucoup — la littérature du XVIIIe et du XIXe siècle concernant le langage; de sorte que le tableau qu'il en brosse est suffisamment précis et général pour qu'on puisse imaginer qu'il soit celui que s'en est fait Saussure lui-même. L'auteur se met ainsi dans une situation idéale pour émettre une interprétation *intentionnelle* de l'œuvre saussurienne, c'est-à-dire une lecture qui soit à la fois intrinsèque et génétique.

S.B. organise les conceptions saussuriennes en trois groupes pour ainsi dire « chronologiques ». Dans le premier groupe, s'élabore tout ce qui peut fixer les connaissances du *passé*. Il s'agit, dans les termes de l'auteur, d'une *épistémologie de la grammaire comparée*. Dans le second groupe, se développe une *philosophie*, voire une *métaphysique* (pour mieux l'opposer à l'épistémologie), du signe linguistique. Ce sont là des réflexions qui permettent d'évaluer le travail de Saussure en ses thèses et axiomes. Le troisième groupe de réflexions développe l'épistémologie d'une science non encore avenue, une *épistémologie programmatique*, ainsi que la désigne S.B.

Une épistémologie de la grammaire comparée

Saussure, dans les notes préparatoires du *CLG*, observe qu'au XIXe siècle la langue est encore « un objet non classé ni dans l'esprit des linguistes ni dans l'esprit des philosophes » (cité p. 99). Ni les Idéologues, ni les comparatistes n'ont une vue bien claire sur la nature des langues, telles qu'elles pourraient se

distinguer d'une grammaire universelle de l'entendement; et, à cet égard, les néo-grammairiens n'ont fait que renchérir sur la confusion. La langue est alors un objet hybride : des lois phonétiques répondent des phénomènes purement physico-mécaniques, mais laissent un « reste », exceptions à ces lois, qui est expliqué sur fond de psychologie.

La position qu'adopte Saussure est originale car elle renverse l'idéal scientifique des néo-grammairiens. Plutôt que de penser la langue sur le modèle de description d'une science de la nature, Saussure détermine la langue comme objet purement psychologique.

La remise en cause de la nature hybride de la langue porte sur le plan de l'épistémologie le problème qui a opposé les néo-grammairiens à la tradition comparatiste. Saussure inaugure une discipline réglée sur les préceptes épistémologiques des sciences modernes. Ces préceptes sont, premièrement, la littéralisation et la formalisation de l'empirique, c'est-à-dire l'établissement d'un système de notation directe (i.e. phonétique) des faits empiriques accompagné d'un système de formules marquant les équivalences et autres ordres de grandeur entre ces faits; deuxièmement, la réfutabilité, laquelle s'opère, concernant les langues, par l'accès à la conscience du sujet parlant (ce qui, certes — mais S.B. n'en fait pas le commentaire —, demeure problématique).

Cette formalisation suscite deux réflexions théoriques inédites. D'abord, l'égalité des langues, comprise par les comparatistes dans sa dimension idéologique, une fois détaillée et systématisée, devient *fonctionnelle*. Cela a une répercussion très importante sur la question — centrale pour les comparatistes — des changements phonétiques. Pour Saussure, « le problème de l'origine du langage est celui de ses transformations » (cité p. 136). En risquant l'expression d'« origine synchronique », S.B. met sans doute le doigt sur la modernité de la pensée saussurienne, qui remodèle le rapport du diachronique au synchronique. La linguistique n'a plus, en effet, à considérer le diachronique comme une superposition d'états synchroniques, mais au contraire, le synchronique contient, d'une façon géologique, des strates de diachronie.

Et ensuite, Bouquet tire les conclusions qui s'imposent sur la genèse du concept de « langue ». Ce concept exprime pour Saussure, dans la généralité des considérations sur les langues naturelles, une *spécificité*. Non pas le point commun : car ce n'est pas en termes de réduction qu'il faut comprendre l'objet d'une grammaire générale; mais leur singularité, à chacune, en tant qu'elles participent à un même registre d'analyses selon le mode de donation de l'objet scientifique moderne.

Une métaphysique du signe linguistique

Pourquoi une métaphysique du signe linguistique ? Chez Saussure, toute une série de réflexions, occultées dans la rédaction du *CLG*, sont qualifiées de « générales » ou de « philosophiques ». En les requalifiant de « métaphysiques », S.B. fait preuve d'une certaine audace, quoique dans la perspective néopositiviste qu'il fait sienne, le terme de « métaphysique » peut être pris en son sens étymologique : tout ce qu'il y a au-delà de l'explication de la *physis*. Ces réflexions métaphysiques font le pont entre les deux épistémologies discernées par l'auteur : de l'épistémologie de la grammaire comparée à

l'épistémologie programmatique d'une linguistique structurale, l'objet a changé. La langue est encore une zone régionale du savoir dans la grammaire comparée, nettement distincte notamment des développements sur la pensée (la logique); avec Saussure, la langue devient le premier objet de la réflexion sur le sens. Grammaire et logique s'y voient à nouveau fondues, alors que depuis le XVII^e siècle on s'appliquait à les distinguer. Dès lors, l'épistémologie projetée par Saussure n'est pas une épistémologie de la linguistique, mais, d'une façon beaucoup plus inédite et ambitieuse, le projet d'une *épistémologie linguistique*.

L'auteur a retracé avec beaucoup de soin et une remarquable clarté les conditions historiques de ce projet. En partant des Encyclopédistes, en suivant les lexicologues et les rhétoriciens, puis le positivisme du XIX^e siècle, il montre comment Saussure cherche à étendre à la grammaire générale les avancées épistémologiques qu'il a déduites de la grammaire comparée. Projet admirable, et combien ardu que celui-ci : tirer les conclusions les plus novatrices d'une discipline pour aussitôt repartir vers un nouveau projet, infiniment plus vaste et plus ambitieux, capable de faire rentrer dans la linguistique la problématique du sens, longtemps abandonnée aux logiciens : « Le renouveau du concept métaphysique de "généralité linguistique" auquel la réflexion saussurienne contribue, s'édifie sur une subversion : une thèse neuve, celle de la *généralité du spécifique appliqué au domaine du sens*, remplace la thèse classique de la primauté du sens sur le son » (p. 230).

L'extension de l'analyse linguistique au fait sémantique prend trois aspects : 1° objectivation du signe, qui ne se réduit plus à un *aliquid (pro aliquo)* mais qui contient en lui-même, et pour lui-même, une dimension phonique et une dimension sémantique; 2° renouvellement de la thèse sur l'arbitraire; 3° renouvellement de la notion lexicologique de la valeur, qui est lié à la thèse précédente, car la valeur sémantique connaît à présent une organisation propre.

Toutefois, dans cette métaphysique, certains termes demeurent problématiques et non définis. Fondamentalement, ils manifestent le manque d'articulation de la linguistique à la psychologie. Dans son projet d'une sémiologie, beaucoup plus développé que ne le laisse paraître le *CLG*, Saussure en appelle à une nouvelle science de l'esprit, à laquelle la sémiologie serait liée « en droit » (mais non, évidemment, en fait). « Le déploiement d'une linguistique conçue comme sémiologique est une révolution pour la psychologie » peut affirmer S.B. (p. 210).

Une épistémologie programmatique

En introduisant les conclusions épistémologiques de la grammaire comparée dans le cadre de la grammaire générale, Saussure aura apporté à celle-ci une nouvelle voie dont il lui importait de tracer les grandes articulations ou le programme. D'une façon déterminante et assez révolutionnaire, bien que quasiment méconnue des commentateurs précédents, S.B. montre que le programme saussurien d'une linguistique générale passe par l'esquisse d'une sémantique synchronique. La mise en avant de ce projet, dont les manuscrits portent le témoignage indubitable, permet d'éclairer d'un jour nouveau toute une série de propositions du *Cours* qui ont, depuis sa parution, ouvert de longues polémiques. À propos de l'arbitraire linguistique et du concept de valeur,

notamment, la nouveauté épistémologique que représente le projet d'une sémantique synchronique apporte un éclairage neuf.

Mais ce sont surtout sur des problématiques encore sensibles que la réflexion saussurienne étonne par sa profondeur. « Ce qui est essentiel, c'est le problème des unités » confie Saussure à Gautier (repris p. 30 dans les *Sources manuscrites* éditées par Godel, et cité ici p. 294); en l'occurrence, le problème vient pour les « unités abstraites » que sont pour Saussure les unités syntaxiques (face aux unités paradigmatiques concrètes « où l'idée a directement son appui dans une unité sonore », manuscrit du *CLG*, cité p. 304). D'une part, Saussure affirme exemplairement, contre toute une postérité logicienne encore vivace dans les milieux contemporains de la linguistique, que ces entités syntaxiques sont sémantiques (dans l'analyse synchronique); mais que, d'autre part, elles supposent une forme de « présence » qui instaure le concept de « valeur » au sein d'une métaphysique du *cogito*, l'abstrait restant en effet, pour Saussure, la particularité d'un fait psychologique des sujets parlants. « Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné, fixé dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. [...] Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole » (manuscrit du *CLG* en partie inédit, cité p. 337). Ici, l'organisation générale de l'ouvrage permet à S.B. de tirer des conclusions d'une belle force explicative : de la grammaire comparée, Saussure aura retiré le concept de langue, qu'il oppose à la parole; via la grammaire générale, c'est cette fois au concept de langage qu'est confrontée la parole; or, le langage est dessaisi de la syntaxe (objet de la logique). La parole, doit ainsi recueillir deux déterminations qui ne sont pas nécessairement compatibles : d'une part (la part venant de la grammaire comparée), elle est un fait phonique; d'autre part (en fonction de la grammaire générale), elle est un fait logico-grammatical. Toute la difficulté se cristallise alors sur le fait qu'il existe pourtant des rapports syntaxiques (devant appartenir à la sphère de la parole) qui sont *in absentia* (ordre de la langue).

Conclusions

En fin de compte, le Saussure inédit est-il si différent de celui que nous connaissons par le *CLG* ? S.B. nous assure dès le départ que oui. Et, assurément, c'est un Saussure original qu'il met en scène : moins un linguiste qu'un philosophe (épistémologue et métaphysicien). L'hypothèse est éprouvée, argumentée, l'auteur alliant à la fois les qualités d'un exégète et celles d'un historien des idées; mais elle montre quelquefois des exagérations inutiles et suscite dans cet ouvrage d'introduction à Saussure quelques restrictions dommageables.

La principale se dévoile dans une petite note de l'avant-propos : « Tout en adoptant sans réserve l'analyse de Milner quant à la linguistique structurale, je me sépare totalement de lui pour ce qui est de l'application de ladite analyse à Saussure » (p. v). Pour Milner, la linguistique structurale a développé une forme de science « euclidienne », c'est-à-dire purement spéculative. L'opposition à Milner, quant à Saussure, va permettre à S.B. d'inscrire le projet saussurien, prétendument occulté par le *CLG*, au sein des sciences « galiléennes » (l'expression est de Milner, mais c'est S.B. seul qui l'applique à Saussure). Or, cette assertion, qui revient souvent dans l'ouvrage, n'est jamais réellement démontrée. Ce qui est démontré, c'est que Saussure a développé longuement une réflexion épistémologique, et que cette réflexion est tout à fait originale face à la

linguistique du XIXe siècle, comme devant certains développements postérieurs de la linguistique structurale du XXe siècle. À cet égard, et contre une forme de révisionnisme contemporain d'après lequel Saussure n'aurait fait que poursuivre l'œuvre des grammairiens du XIXe (de Humboldt en particulier), l'ouvrage de S.B. montre avec netteté que Saussure a eu des idées vraiment novatrices mais que celles-ci ont été sensiblement érodées par les rédacteurs du *CLG*.

Mais pour qualifier cette originalité de galiléenne, il faut avoir accepté le cadre milnérien à propos de l'euclidianisme de ce par rapport à quoi Saussure se démarque. Or, ce qui pourrait apparaître à la lumière des arguments développés — notamment sur la non-conformité des plans du signifiant et du signifié, et le postulat qui s'ensuit d'une sémantique synchronique, — c'est que Saussure avait eu le projet d'une linguistique purement immanente, c'est-à-dire en concordance parfaite avec les conclusions que Hjelmslev, opposé à la linguistique structurale dominante, a tirées en grande partie à partir du *CLG*.

D'une façon plus générale, on se demande si, en réintroduisant l'aventure épistémologique de Saussure au sein d'un argument déjà constitué — et retracé dans le préambule —, S.B. ne perd pas une partie de sa portée. En effet, les développements épistémologiques que Saussure tire de la grammaire comparée et qu'il étend à la grammaire générale (c'est-à-dire, ne l'oublions pas, à une grammaire qui est en connexion directe avec la logique) sont intéressants parce que, précisément, ils mettent à mal les concepts transcendants inhérents à la constitution d'un objet scientifique.

Voilà en tout cas une perspective des écrits saussuriens que l'ouvrage de S.B. aura permis d'élargir considérablement. Autant dire qu'il est devenu de ce fait indispensable non seulement aux linguistes mais également aux philosophes.

Sémir BADIR

Jean-Marie KLINKENBERG, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck, 1996, 389 p.

Délibérément et explicitement conçu comme un manuel destiné aux débutants — de fait pour des publics cultivés — l'ouvrage de J.-M. Klinkenberg mérite amplement son titre de "précis" : jamais un terme de métalangage n'y est introduit sans être soigneusement défini, définitions et exemples auxquels renvoie d'ailleurs un copieux et fort utile "index des notions" d'une trentaine de pages. Précaution bien utile vu l'ampleur du projet : il s'agit en effet de sémiotique "générale", ce qui implique dans les premiers chapitres l'introduction aux notions de communication, signe, code, information, signification, sens, système, syntagme/paradigme, expression/contenu... avec présentation et discussion des théories les plus connues, celles de Jakobson, Saussure, Peirce, Hjelmslev, Greimas (carré sémiotique, analyse du récit), ainsi qu'un certain nombre de mises au point terminologiques, ainsi la distinction *sémiologie/sémiotique* et les raisons (convaincantes) pour lesquelles l'auteur opte pour l'usage du second terme (pp. 17-21).

Les chapitres V et VI, respectivement consacrés à la typologie des signes et aux notions de canal et de code, permettent d'approfondir des concepts généralement abordés à partir de cette spécialité de la sémiotique qu'on appelle "linguistique" ("embrayeurs"), de s'intéresser à l'écriture comme pratique de